

FÉMINISER LE MASCULIN OU RENIER LA FÉMINITÉ : L'ÉTHIQUE DE LA SOLLICITUDE DANS UN HOMME OBSCUR

par Teófilo SANZ (Université de Burgos)

Malgré la forte empreinte laissée par Marguerite Yourcenar dans beaucoup de ses textes critiques, leur processus herméneutique ne saurait être régi par un objectivisme fondé uniquement sur le point de vue du créateur. Si cela était ainsi, on n'aurait rien à ajouter à la tranchante phrase qui clôt le paratexte concernant *Un homme obscur* : "Il n'y a rien d'autre à dire sur Nathanaël" (*HO*, p. 1042). Il est évident, que les éléments subjectifs de l'auteur incorporés au texte entament un processus dialectique avec la subjectivité de chaque lecteur. Ceci donne comme résultat une série de réactualisations de la fiction romanesque dont on veut s'approcher.

Les œuvres littéraires seraient porteuses de données lacunaires que le lecteur doit compléter et combler. Elles seraient, donc, marquées d'une indétermination qui demande à être concrétisée en vue de les pourvoir d'une signification qui, par ailleurs, ne saurait être univoque. C'est pourquoi, tout en tenant compte aussi bien de l'horizon d'attente littéraire qu'extra-littéraire, je me propose d'étudier ce court roman yourcenarien, en me servant d'une approche de genre. Je voudrais notamment montrer à quel point l'imaginaire yourcenarien met en scène des personnages féminins pour donner plus d'entité à un personnage masculin complexe malgré son obscurité. À cette fin, je voudrais axer la première partie de ces lignes sur l'analyse de Nathanaël en tant que modèle qui dépasse les limites de ce que l'on connaît comme masculinité traditionnelle. En second lieu, je m'attarderai sur les liens que ce personnage entretient avec les femmes qui font partie de sa vie au niveau de la diégèse. En ce sens, je mettrai l'accent sur les narrataires féminins en tant qu'archétypes du discours. Finalement, je verrai comment Nathanaël, personnage masculin, transcende, en partie grâce à ses caractéristiques féminines, dont l'éthique de la sollicitude est la plus remarquable, les bornes de l'androcentrisme et de

l'anthropocentrisme devenant ainsi le modèle de sagesse proposé par notre romancière.

Dans ses propos à Matthieu Galey, Yourcenar souligne l'importance des vertus spécifiquement féminines, soit : "la douceur, la bonté, la finesse, la délicatesse, vertus si importantes qu'un homme qui n'en posséderait pas au moins une petite part serait une brute et non un homme" (*YO*, p. 286). De la même manière, elle fait allusion aux vertus masculines comme "le courage, l'endurance, l'énergie physique, la maîtrise de soi", lesquelles ne devraient être étrangères, au moins en partie, aux femmes car leur manque ferait d'elles "un chiffon", pour ne pas dire une chiffe" (*YO*, p. 286). C'est comme cela que Yourcenar prétend abolir la tendance à l'uniformité qui caractérise l'époque moderne. Néanmoins, peut-on dire que le texte qui nous occupe corrobore ces propos ?

Tout d'abord il convient de signaler que Nathanaël, du point de vue affectif, est apparenté à une sensibilité que l'on pourrait qualifier de féminine. Ainsi, il ne s'occupe pas des tâches attribuées au sexe masculin. À cause de son handicap physique, "il était affligé d'un peu de boiterie" (*HO*, p. 918), il est dispensé des durs travaux que ses frères réalisent sur les bateaux. Par ailleurs, outre sa formation avec un maître d'école du voisinage, il accomplit de petites activités qui ne demandent pas trop de force physique : "remplir les encriers, tailler les plumes, balayer le plancher de la salle". En même temps, au contact des livres, il développe une intelligence émotionnelle qui lui permet de vivre avec intensité ses propres sentiments. Disons que chez lui l'affectivité et l'intelligence ne sont pas deux facultés dissociées mais complémentaires. Plus tard, pendant ses voyages à bord de différents bateaux, il manifesterà d'ailleurs son affinité vis-à-vis de la nature. En revanche, sa manière d'apprécier les espaces naturels fait défaut chez les hommes qui l'entourent. Il s'agit d'une sensibilité très liée aux livres qui, dans le passé, lui ont permis de comprendre le monde. Au cours de son voyage maritime vers le nord, il aperçoit ainsi dans le brouillard les contours boisés des îles ou du continent qui lui rappellent les "bois inviolés au bord des sanctuaires dont parle Virgile" (*HO*, p. 922).

Un autre sentiment essentiel qui caractérise ce personnage est son dégoût de la violence. Comme l'on sait, la violence et la masculinité traditionnelle sont étroitement liées. Très souvent, ceux qui désirent accéder au droit d'entrer dans la "maison des hommes" doivent passer par l'apprentissage de la violence, tout d'abord contre soi-même, ensuite vis-à-vis des autres. Nathanaël a horreur de la violence et de la guerre. Chez lui prévaut par-dessus tout une éthique de la

sollicitude qui le différencie de ses collègues masculins. Ainsi, lorsque le capitaine anglais du bateau où il se trouve donne l'ordre d'attaquer les Jésuites, après l'excitation du moment, il finit par secourir les mourants "sachant que ses camarades ne se soucieraient pas d'une telle tâche" (*HO*, p. 924). Par conséquent, il représente une certaine culture de la paix qui refuse la violence et respecte la vie. En outre, il développe sa générosité en écoutant d'autres cultures ou d'autres croyances. Il est intéressant de souligner à ce sujet la conversation en latin qu'il entretient avec le jeune prédicateur d'Annecy. Le dialogue avec l'étranger met en relief ses doutes en ce qui concerne le contenu des textes qui sont à l'origine des affrontements entre les êtres humains : "Nathanaël reconnut des psaumes qu'il avait lus en langue vulgaire dans la Bible de ses parents, mais ils sonnaient étrangement dans cette solitude qui ne savait rien du dieu d'un royaume appelé Israël, ni de l'Église Romaine, ni de celles qu'ont fondées Luther et Calvin" (*HO*, p. 925). Remarquons aussi comment cette malheureuse rencontre de Nathanaël avec le prêtre français le marque jusqu'au point d'en rêver souvent par une identification à l'Autre hautement symbolique : "Cet incident lui revint plusieurs fois en rêve par la suite, mais la personne à laquelle il apportait de l'eau changea souvent au cours des années. Certaines nuits il lui semblait que celui qu'il essayait de secourir ainsi n'était autre que lui-même" (*HO*, p. 925-926).

De la même manière, il déteste la violence contre les animaux. Lors de son séjour dans la colonie anglaise, il préfère "le ramassage de baies, si abondantes en saison que la couleur des landes en était changée" (*HO*, p. 928) à la chasse ou à la pêche. Nathanaël se sent solidaire des animaux, de l'ours qu'il rencontre, du renardeau qui l'observe ou bien des couleuvres condamnées à être écrasées s'il dévoilait leur existence. En plus, il se penche également vers un biocentrisme très marqué car il refuse la violence gratuite contre toute forme de vie soit animale ou végétale : "Le garçon chérissait de même les arbres ; il les plaignait, si grands et si majestueux qu'il fussent, d'être incapables de fuir ou de se défendre, livrés à la hache du plus chétif bûcheron. Il n'avait personne à qui confier ces sentiments-là, pas même Foy" (*HO*, p. 930).

En outre, Nathanaël ne participe pas du pouvoir ni de la traditionnelle attitude de concurrence exercée par les hommes. En effet, tout au long de sa vie, il reste en bas de l'échelle hiérarchique faisant preuve d'une discrétion hors du commun. Aussi bien au cours de ses voyages que plus tard chez Monsieur Herzorg, il n'entre pas en concurrence avec aucun des êtres de son entourage, Il délaisse

également le pouvoir intellectuel qui octroie la priorité à la raison. Même s'il côtoie Belmonte, le sage capable d'aller très loin dans ses réflexions philosophiques, il ne partage pas pour autant les raisonnements ardues relevant uniquement de la logique car il est aussi proche de la nature. Chez lui, nous y reviendrons à la fin de notre article, nous remarquons une tendance à supprimer la traditionnelle opposition entre nature et culture. De même, les équations, la logique et l'algèbre des *Prolégomènes* écrits par Léo Belmonte, ne lui semblent que des choses mortes. C'est pour cela qu'au cours de la discussion avec le philosophe, il lui rétorque que pendant la lecture de ce grand ouvrage il avait l'impression de marcher "sur des ponts-levis ou des passerelles à claire-voie. À une hauteur qui donnait le vertige. La terre était si loin qu'on ne la voyait plus" (*HO*, p. 982). Nathanaël ne renie pas l'émotion et, d'une certaine façon, revendique des valeurs dénigrées par les défenseurs de la culture face à une nature purement animale. Comme il le dit à Belmonte : "les choses ainsi enchaînées meurent sur place et se détachent de ces symboles et de ces mots comme chairs qui tombent" (*HO*, p. 980). Or, l'éthique de la sollicitude, le refus de la violence, la manifestation des émotions, en tant que caractéristiques proprement féminines, sont à la base du monde affectif du dernier personnage romanesque yourcenarien.

La question que l'on pourrait se poser maintenant est la suivante : est-ce que cette nouvelle masculinité qui adopte les rôles classiques des femmes représente un idéal chez l'écrivaine ? J'essaierai de répondre à cette interrogation proposée par le texte à la fin de ces lignes. Arrêtons-nous pour l'instant sur les rapports de Nathanaël avec les femmes qu'il rencontre tout au long de son existence. À ce propos, une analyse focalisée sur les rôles joués par les principaux personnages féminins du roman s'avère nécessaire.

La courte relation avec Janet montre que le jeune mâle Nathanaël est un être tendre, qui aime la nature et qui est très attentionné envers la jeune fille : "Il leur arriva ainsi de faire l'amour sur un lit de fougères ou d'herbe ; il la ménageait de son mieux, et il était tacitement entendu entre eux qu'ils se marieraient un jour" (*HO*, p. 919). Ce cadre idyllique contraste évidemment avec la brutalité masculine du bourgeois qui poursuit et menace la fragile adolescente. Celle-ci, par contre, est un personnage clairement stéréotypé qui a appris le rôle qu'elle doit jouer pour séduire un homme : "une blondine [...] mi-effrontée, mi-timide, qui avait de beaux yeux" (*HO*, p. 919).

Après cet épisode à Greenwich, c'est loin de la civilisation, dans l'Île Perdue, que Nathanaël rencontre une femme qui lui ressemble : Foy. Malade comme lui, elle incarne la femme naïve qui sait labourer la terre et qui est dotée d'une spontanéité très séductrice : "Parfois, quand les vieux n'étaient pas à portée de vue, elle se couchait dans l'herbe à demi-sèche, ce qui la faisait rire, car elle était chatouilleuse et, levant ses jupons éraillés, invitait Nathanaël" (*HO*, p. 930). Mais il est intéressant de constater aussi comment à ses yeux Janet et Foy se confondent, perdant chacune d'elles leur individualité : "Il lui arrivait de penser ensuite à Janet, non qu'il eût mieux aimé celle-ci, mais parce qu'il lui semblait que Janet et Foy étaient la même chose" (*HO*, p. 930). Ceci contribue sans doute à mettre en valeur la figure de ce héros masculin. En ce sens, la femme, l'autre, est toujours vouée à la disparition, réelle ou symbolique. Le personnage de Foy ne fait que confirmer une réalité qui parcourt le texte : "Elle passa pourtant très vite et presque sans peine au début d'octobre" (*HO*, p. 931).

De retour en Europe, à Amsterdam, Nathanaël vit une autre expérience amoureuse. Cette fois-ci, il rencontre Saraï une femme ambivalente qui va ébranler son univers : "Elle avait de la gaieté et de la vivacité dans l'esprit ; il s'étonnait de la sentir offerte, n'ayant jamais tout à fait accepté de croire qu'il plaisait aux femmes" (*HO*, p. 944). Il s'agit d'une femme qui ne se plie pas aux règles de la morale puisqu'elle "avait fait carrière à Londres chez des procureuses notables" (*HO*, p. 944), mais qui est, néanmoins, victime du système. Lorsqu'elle raconte qu'on l'a accusée de vol, il l'emmène vivre dans la maison du Quai Vert. Petit à petit il découvre ses mensonges et sa façon de vivre. Saraï n'a rien d'une femme traditionnelle, d'une épouse modèle, au contraire "Comme d'autres l'ordre, elle faisait le désordre autour d'elle" (*HO*, p. 946). Finalement ce sera à Nathanaël de jouer le rôle féminin du couple, de montrer sa tendance à s'occuper des autres, soit de faire preuve encore une fois de son éthique de la sollicitude. En l'occurrence, dans l'imaginaire yourcenarien, il y a une inversion des rôles, ce qui contribue à renforcer davantage la figure de Nathanaël. Par contre, la tendresse de Saraï demeure intéressée, animale : "il lui semblait parfois qu'elle ne l'aimait pas plus qu'une chatte qui se frotte à son maître" (*HO*, p. 946). Mais on peut aller encore plus loin, Saraï est un archétype de femme très souvent décrite dans la littérature. Elle sera condamnée car elle ne se soumet pas aux conventions. Saraï n'obéit qu'aux préceptes d'une femme capricieuse qui se sert du sexe pour voler les hommes. Lorsque Nathanaël la découvre dans les bras d'un autre qu'elle est en train de dépouiller de son argent, il ne cesse de répéter : "Elle fait son métier...elle fait son

métier..." (HO, p. 956). Ce n'est pas un hasard s'il apprend sa mort lorsqu'il est sur le point de s'embarquer pour l'île frisonne d'où il ne reviendra plus. Condamnée à être pendue, Sarai affronte la mort d'une manière très courageuse, mais il est vrai aussi que cette mort est une sorte de punition car elle s'est écartée du droit chemin. Comme je l'ai signalé plus haut, les femmes dans des rôles attribués selon un canon déterminé par les intérêts de l'autre sexe. Tandis que Nathanaël devient petit à petit un personnage complexe, elles restent figées dans une fonction concrète au service d'une narration dont le but n'est autre que montrer la transcendance du personnage masculin. Mevrow Clara, l'une des figures clés du roman, en est la preuve. Certes, cette femme qui sauve Nathanaël de la mort dans la neige et qui le soigne par la suite, est le prototype de la bonne samaritaine. C'est l'incarnation de la morale de la sollicitude dont parlent certaines théories de la philosophie morale. Ainsi, Carol Gilligan dans son livre *In a Different Voice*¹ plaide en faveur de la reconnaissance d'une "autre voix", soit d'une morale spécifiquement féminine traditionnellement méprisée : l'éthique de la sollicitude. D'après ses recherches, les hommes agissent selon des principes, ils parlent des concepts et des devoirs et pensent en termes de justice. En revanche, les femmes partent d'un moi relationnel qui mène à une morale de la responsabilité ainsi qu'à un plus grand relativisme contextuel face à la logique des principes. Tandis que les théoriciens de la Morale, comme Kohlberg, ont toujours considéré inférieure cette tendance féminine, Gilligan, pour sa part, estime que ces deux perspectives morales ne sont ni contradictoires ni hiérarchisées. Elle prône leur intégration en légitimant cette différente conception de la morale féminine.

Évidemment, dans le texte yourcenarien, la morale qui guide l'action de Mevrow Clara est tout à fait légitimée. Elle nous est présentée comme une femme qui, en plus de son travail comme intendante chez M. Herzog, consacre sa vie à soulager les souffrances des malades et des prisonniers. Mais, elle ne met pas en question l'ordre qui permet la torture des prisonniers. Tout simplement, elle fait de son mieux pour que ces malheureux souffrent le moins possible après les atrocités commises par leurs geôliers : "elle portait toujours sous le bras un petit cuveau qui faisait office de bain de siège et une écuelle pleine de suint de mouton, pour laver et graisser les plaies des inculpés soumis à la question, et qu'on avait assis, des poids aux

¹ Carol GILLIGAN, *In a Different voice*. Cambridge, Harvard University Press, 1982.

pieds, sur l'arête tranchante d'un chevalet qui peu à peu leur sciait en deux le périnée" (*HO*, p. 963). Ce sera à Nathanaël de se poser la question de la justice. C'est lui qui s'étonne le plus parce que Mevrouw Clara ne réagit pas lorsque les médecins de l'hôpital se livrent à des expérimentations sur les pauvres. "Le monde était ainsi fait", pense Mevrouw Clara. En outre, elle est décrite comme une figure mystérieuse, une femme "au visage froid et blanc" qui passe sur le corps de Nathanaël "une éponge humide, comme on le fait aux trépassés" (*HO*, p. 961). Dès le début, elle est à la fois salvatrice mais aussi annonciatrice, du moins à ses yeux, d'une fatalité : la mort. À deux reprises, Nathanaël pense en la voyant aux allégories de la Mort. Premièrement, au début de sa convalescence, ensuite quand lui-même s'achemine vers l'endroit qui verra sa fin. Il a beau écarter cette pensée superstitieuse, "la mort est en nous" dit-il, "De nouveau, cette grande femme, aux cheveux tirés lui rappela la Mort" (*HO*, p. 994). Or, cette femme, si dévouée soit-elle, n'en est pas moins un personnage qui quitte sa place dans la diégèse en demeurant dans un ordre symbolique. Disons qu'elle n'acquiert pas tout à fait l'entité d'un personnage psychologiquement complexe, voire complètement réel. La femme, cette fois-ci, devient mythe et par ce biais elle est privée du statut de personne.

Madame d'Ailly incarne un autre idéal. Comme Maurice Delcroix l'a signalé, elle est la seule femme réelle et idéale du récit ². Néanmoins, le fait de la placer dans le domaine de l'idéal lui attribue un rôle déterminé, celui de la femme pure : "Nulle femme ne lui avait paru si tendre et si pure" (*HO*, p. 991). Elle fait naître chez lui un amour spirituel, un amour dépourvu de désir charnel. Comme les femmes idéales de l'amour courtois médiéval, c'est un objet de culte. Certes, Madame d'Ailly est une dame réelle mais inaccessible. Symboliquement elle habite au-dessus de la pyramide hiérarchique. Nathanaël la vénère comme si elle était une madone. Madame d'Ailly est rêveuse et sensible. Elle vit dans un monde fermé, loin de la laideur extérieure ainsi qu'à l'écart du pouvoir. Évidemment il existe une identification quasi totale de Nathanaël avec la sensibilité de ce personnage féminin. C'est à travers cette dame qu'il apprend à accorder plus d'importance à la beauté des choses simples et belles. Par exemple, Nathanaël associe la musique à la dame vénérée. Mais pas n'importe quelle musique. Il préfère surtout la nudité du son qui sort du clavecin lorsque elle pose le doigt discret sur une touche de l'instrument. À ce moment-là quand ils demeurent seuls après le

² Maurice DELCROIX, "Mythes de l'obscur", *Nathanaël pour compagnon*, *Bulletin de la SIEY*, n° 12, déc. 1993, p. 143.

concert, il tombe en extase devant tant de beauté. Rappelons le passage si souvent cité : "Ce son unique tombait comme une perle ou comme un pleur. Plein, détaché, tout simple, naturel comme celui d'une goutte d'eau solitaire qui choit, il était plus beau que tous les autres sons" (*HO*, p. 974).

Soulignons aussi que son éthique de la sollicitude augmente lorsque l'influence de la dame envahit son esprit. À cet égard l'épisode du chien sauvé d'être mangé par le tigre acquiert un symbolisme privilégié dans le roman. En même temps, les affaires du monde et des hommes l'ennuient. Nathanaël ne supporte plus les réunions avec les amis de M. Herzog, il préfère les soirées musicales de Madame auxquelles assistent plus de femmes que d'hommes. Mais, Madame d'Ailly est un autre personnage féminin qui existe en fonction des besoins et du développement de Natahanaël. En ce sens, le baiser qu'elle lui fait sur les lèvres, tout en sachant qu'il a une maladie contagieuse, est un acte d'amour qui sacrifie le corps en faveur du sentiment. Elle lui transmet la force spirituelle nécessaire pour qu'il fasse son propre chemin vers la fusion avec la Totalité. Or, elle représente à elle seule l'éthique de la sollicitude à l'état pur. Madame d'Ailly s'érige comme le dernier maillon de la chaîne nourricière féminine du roman. Ainsi, elle continuera d'être présente dans la pensée de Nathanaël, parfois de manière érotique, lorsque pour lui le temps cesse d'exister dans l'île frissonne. Cependant, cette fois-ci, elle perd son nom. Elle n'est plus Madame d'Ailly mais un symbole, le symbole de la femme par excellence : "Il avait aimé autrefois murmurer ce nom, mais aucun nom n'était plus nécessaire, depuis qu'elle représentait pour lui toutes les femmes" (*HO*, p. 1010). La femme devenue mythe, il demeure seul pour accomplir une tâche fondamentale : celle de dépasser les bornes du sujet culturellement construit. Alors, il remet en question les identités génériques : "il ne se sentait pas non plus particulièrement mâle en présence du doux peuple de femelles" (*HO*, p. 1007). De même, il rompt le tabou des rapports homosexuels : "Il avait, rarement, il est vrai, goûté la fraternité charnelle que lui apportaient d'autres hommes ; il ne s'était pas de ce fait senti moins homme" (*HO*, 1008). En outre, on n'aperçoit pas d'androcentrisme ou d'anthropocentrisme dans l'écoulement de sa conscience lorsqu'il s'apprête à franchir l'ultime porte vers la dissolution : "Il ne se sentait pas [...] homme par opposition aux bêtes et aux arbres ; plutôt frère des unes et lointain cousin des autres" (*HO*, p. 1007). Est-ce un hasard si l'éthique de la sollicitude envers la totalité des êtres, animaux ou végétaux, resurgit de toutes ses forces lorsqu'il est sur le point d'échapper "à toutes les formalités

Féminiser le masculin ou renier la féminité

humaines"? Voici un exemple de sagesse universelle. Nathanaël l'atteint car il a réussi à faire l'expérience de l'abîme, parce qu'en dépit de son innocence il a été capable d'élaborer, tout comme Zénon, une philosophie de l'existence.

Disons, pour conclure, que la fusion des horizons nous a permis de constater comment les femmes du beau texte étudié n'acquièrent pas tout à fait une entité leur permettant de franchir les limites des rôles que l'Histoire leur a accordés. En revanche, Nathanaël, personnage masculin, parfois très féminin, parfois presque androgyne, a été choisi pour évoluer dans la diégèse, autrement dit, pour être le porte-parole d'un discours complexe et très cher à notre romancière. Si l'on en croit le texte, atteindre la sagesse serait l'apanage d'un homme, voire d'un homme obscur. Pourquoi n'a-t-elle pas octroyé cette capacité à une femme?